

L'orateur salue dans la mutualité un organisme social de première valeur, dont l'influence bien-faisante a une répercussion profonde, répercussion sur la famille, répercussion sur la société. L'ouvrier a besoin de l'association mutuelle: elle est sa providence. Et si l'on ne voit pas, dans nos villes canadiennes, à Ottawa et à Hull, notamment, de paupérisme et de misère, merci aux sociétés de secours, merci surtout à l'Union St-Joseph du Canada. Aussi, les gouvernements sont-ils heureux de la prospérité de la St-Joseph et les législatures sont-elles disposées à protéger la mutualité féconde au point de vue social et national.

Monsieur Napoléon Champagne membre de la législature ontarienne, répond à cette santé. Il se déclare fier de son titre de membre de l'Union St-Joseph du Canada, titre le plus beau qu'il lui ait été donné de porter. Ancien ouvrier typographe, puis avocat, et enfin député, il est et reste toujours membre de l'Union St-Joseph.

"Un demi-siècle a passé et votre œuvre a grandi, parce que le dévouement français et le zèle religieux se sont étroitement unis."

M. Champagne profite de la circonstance pour affirmer son attachement inébranlable à la cause française dans Ontario. Il fait observer que jusqu'à date, la cause de l'enseignement bilingue n'est encore que menacée; mais le jour où il y aura péril en la demeure il fera son devoir. Parce qu'un homme est député, on a tort de croire qu'il peut, dans un parlement, tout conduire à sa guise. D'ordinaire on juge sévèrement les représentants du peuple. M. Champagne avoue qu'il était lui-même juge irascible avant son élection; mais l'expérience lui a appris à être de meilleur compte. Un député peut être de bonne foi quand il fait des promesses à ses électeurs, puis se trouver ensuite dans l'impossibilité de les tenir.

Les sociétés-sœurs.

Au dire de M. le Dr P. H. Bédard, trésorier du Conseil de District de Québec de l'Union St-Joseph du Canada et Président de la Société St-Jean-Baptiste de Québec, le président du Banquet a tort de demander un médecin pour proposer la santé des sociétés-sœurs. En effet, les sociétés-sœurs sont toutes pleines de vie et de prospérité: la médecine ne

leur serait d'aucune utilité. M. le Dr Bédard est heureux de constater que l'on n'a pas oublié la bonne vieille ville de Québec, et c'est à titre de citoyen de l'antique capitale qu'il propose la santé de toutes les sociétés mutuelles canadiennes-françaises en formulant le vœu d'une union prochaine de toutes nos sociétés dans une association forte et puissante.

M. Ludger Gravel, président des Artisans Canadiens-français, répond à cette santé.

Président d'une société de 40,000 membres, il est heureux de voir que cette société a marché sur les traces de l'Union St-Joseph. Il souhaite voir toutes les sociétés canadiennes unies pour la revendication de leurs droits. Souhaits pour que l'Union St-Joseph célèbre ses noces de diamant. Remerciements à tous et en particulier à M. Durocher, le vénéré président.

M. Gravel est vivement applaudi lorsqu'il rappelle qu'à un banquet donné à Londres, il y a quelques années, il fut félicité par des financiers et commerçants anglais, pour avoir chanté en français "Dieu Sauve le Roi" après que les convives eussent entonné le "God Save the King." Il en conclut que les Anglais savent admirer le courage et la fermeté, et qu'ils seront toujours heureux de nous voir revendiquer les droits de notre langue.

Les Dames.

En termes fort délicats, M. le notaire Labelle a proposé la santé des Dames. Le fait, dit-il, qu'un notaire propose cette santé, et qu'un avocat y répondra, ne veut pas dire que la cause soit mauvaise: au contraire, nous sommes admirateurs de la femme. M. Labelle énumère les qualités de la canadienne, puis reprend son siège en disant: "Si je ne craignais d'empiéter sur le terrain de Monsieur le second, j'embrasserais le sujet plus longuement; mais je lui laisse volontiers ce plaisir."

Il se fait tard, près de six heures, lorsque le député de Labelle au parlement fédéral, M. H. Achim, répond à la santé des dames. Il en profite pour faire observer qu'il ne sait pas au juste s'il sort de table ou s'il s'y met, et pour dire qu'il ne lui arrive pas souvent de souper tout de suite après le dîner.

M. Achim déclare que si M. Labelle n'a pas embrassé tout

son sujet, ce n'était pas faute d'envie de le faire; à tout événement, il ne l'a pas épuisé. Et sa tâche à lui est encore aussi ample qu'agréable.

L'orateur dit que la femme est le centre de la famille, qu'il compare à un gouvernement, où le père est un premier ministre à la douce autorité, surtout envers la minorité des enfants, où la belle-mère est le chef d'opposition, qui, avec ce titre doit toujours trouver quelque matière à critiquer, où la mère détient le ministère le plus important et doit tâcher de régler toute chose en famille, sans aller devant le peuple, sauf lorsqu'il est prouvé qu'il y a urgence.

M. Achim amuse beaucoup son auditoire par de fréquents mots d'esprit. Il termine son discours par un bel éloge de la femme, épouse et mère. Son éloquence lui a valu de nombreux applaudissements.

La Presse.

Sur demande du président, M. Charles Leclerc, secrétaire général de l'Union St-Joseph du Canada, répond à la santé de la Presse, dans un discours dont voici le texte:

Nous autres, Canadiens-français, nous sommes nés pour le combat. Nos ancêtres, colons et soldats, ont soutenu, durant un siècle et demi, une lutte de géant contre les Iroquois et contre les Anglais. Notre race a eu pour berceau, un vaste champ de bataille. C'est grâce à l'épée que le Canada est resté français jusqu'à 1760. Mais c'est aussi grâce au glaive de la parole et de la plume, qu'il a conservé son caractère français durant le premier siècle de domination anglaise.

Après que Lévis, dans un désespoir sublime, eut brisé son épée parce que, contre la force, toute résistance devenait manifestement impossible, il ne restait à la race canadienne-française d'autres armes que la parole et la plume.

La guerre était finie. Mais une autre lutte, épique elle aussi, commençait. D'après les prévisions humaines, il semblait que le faible petit peuple aux prises avec la puissante oligarchie anglaise succomberait vite. La Providence en avait décidé autrement. De l'arbuste vigoureux enraciné profondément sur les bords du St-Laurent, sortirent de nobles rameaux qui protégèrent le tronc

contre la tempête. Les Bédard, les Viger, les Papineau, les La-fontaine, les Parent nous ont reconquis la liberté. De quelles armes se servirent-ils? de la parole et de la plume.

Au moment même où la voix d'orateurs du terroir se faisait entendre ferme et vibrante dans ses protestations contre un régime vexatoire, un autre combattant entrainé en lice: le journal. Modeste, il n'en causa pas moins de vives appréhensions aux gouvernants qui essayèrent en vain de le baillonner. La presse a été, durant la première moitié du 19^{me} siècle surtout, un facteur important de la conservation de la nationalité canadienne-française. A certains moments, depuis l'établissement de la confédération, elle a semblé oublier sa mission: il lui est arrivé de donner la préséance aux matières futiles et de reléguer dans l'ombre les articles sérieux. Se soustraire au contrôle arbitraire des partis, lorsque notre domaine politique s'est trouvé saisi de questions d'un intérêt national ou religieux de prime importance, ce ne fut pas toujours son propre. Mais nous assistons, depuis quelques années, à une réaction reconfortante. Puisse-t-elle s'accroître et se continuer, pour l'avantage de la race. L'avenir de la langue et le bien de la religion.

La plume vaut mieux que l'épée, ou encore, selon le mot du juif Crémieux, "la presse, c'est tout." Il suffit souvent qu'une opinion soit écrite pour qu'elle se répande et recrute de nombreux adeptes. Le journal est le grand sculpteur qui façonne l'opinion publique. Arme invincible des minorités, il mérite que les Canadiens-français lui accordent leur sollicitude la plus tendre.

Sur les Plaines d'Abraham et à Ste-Foye, ce n'étaient pas seulement deux armées ennemies qui se heurtaient, jadis: il y avait là le choc de deux civilisations rivales. Rivaless dans leurs origines; rivaless dans leurs développements, rivaless dans leurs aspirations, rivaless dans les génies qu'elles ont produits; rivaless dans les œuvres qu'elles ont enfantées; rivaless dans l'idéal où elles tendent. Ces civilisations, il faut qu'au moyen d'armes pacifiques elles continuent la lutte. Car, la plus faible qui est aussi la plus belle, la nôtre, la civilisation française, qui puise son inspiration au sein de l'Eglise, n'entend pas aujourd'hui, pas plus que sous Champlain, Frontenac ou